

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LES ALLIÉS EN CONFÉRENCE



De toutes les délibérations de diplomates que relate l'histoire de l'Europe, celle-ci est la plus solennelle et celle qui doit porter les fruits les plus magnifiques. On peut voir ici, en partant du premier plan: Lord Kitchener, M. Lloyd George, M. Asquith, M. Jules Cambon, le général Roques, M. Briand, l'amiral Lacaze, le général Joffre, le général de Castelnau, le général serbe Rachitch,

Ayuntamiento de Madrid

La Conférence

Les peuples dont les représentants se réunissent, avant-hier, se sont cherchés, pendant des années, avant de définir la nécessité de leur entente; il a fallu, pour les mettre en face des réalités, l'insolence d'un adversaire qui s'est, jour après jour, révélé comme le destructeur et le tyran contre lequel protestent, ardemment associées, toutes les originalités de leurs énergies. La coalition, qui rapproche des éléments si divers — et dont aucun ne peut vivre de la subordination des autres — est un fait qui comptera dans les annales de l'humanité.

Les partenaires y sont venus de loin : rappelons-nous que l'alliance franco-russe fut à l'origine de ces rapprochements, et que la Triple Entente en devint, plusieurs années après, l'expression agrandie. L'attaque brusquée de 1914, déclenchée par l'incident de Sarajevo, et la rupture austro-serbe déterminèrent l'entrée en action de la vaillante Belgique, indignement violée par les armées du kaiser.

Au début de septembre 1914, l'Angleterre, la France et la Russie prenaient, à Londres, l'engagement mutuel de ne point traiter de paix séparée : à ce moment, la bataille de la Marne n'avait pas encore brisé l'offensive de nos ennemis. On ne dira jamais assez quel acte de haute prévoyance, quel acte de foi fut ce pacte de Londres; il est la charte originelle de la coopération infrangible des Alliés; autour de lui, le groupe des nations solidaires s'est accru, dans les mois suivants, du Japon, puis de l'Italie; la Belgique et la Serbie, dans des conditions un peu particulières, ont affirmé que leur sort est lié à celui des grandes puissances; ces jours derniers, le Portugal entrain, à son tour, dans le concert actif des Alliés.

Dix-huit mois de guerre nous ont instruits sur ce qui nous manquait au début; tandis que d'admirables soldats formaient, autour de l'ennemi, un cercle qui a pu, parfois, se distendre sur quelques points, mais n'a jamais été rompu, les dirigeants de tous les pays alliés mesuraient leurs insuffisances, stimulaient, chacun autour de soi, des forces nationales parfois assoupies ou mal coordonnées. Puis on s'aperçut que ce travail en ordre dispersé n'était point d'un bon rendement; on en vint à des conversations partielles entre quelques-uns des Alliés, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre des capitales; on discuta des opinions très différentes sur la conduite des opérations, et c'est ainsi que se dégagait l'idée de l'unité des fronts, de la guerre unique.

Nous ne craignons pas d'affirmer que le pivot de ce mouvement, de ce progrès, a été la résolution franco-anglaise, en décembre 1915, de demeurer et se renforcer à Salonique. Nos amis Anglais, dont l'avis était alors le plus éloigné du nôtre, ont délibéré sur nos raisons et, en gens sérieux qu'ils sont, ils les ont reconnues fondées. Ce jour-là, la cause de l'union intime entre les Alliés avait gagné une grande victoire; les hommes d'Etat qui ont voulu, malgré les négateurs et les sceptiques, le maintien du corps expéditionnaire à Salonique, ont su dominer la poussière de la lutte quotidienne et, comme les vainqueurs de la Marne, ils auront contribué à fixer l'avenir.

Après les entretiens partiels, après la résolution prise en Orient, une conférence plénière était indiquée, comme le terme nouveau de la méthode qui apparaissait dans la conduite de cette terrible guerre. Nous ne taïrons pas notre fierté que cette conférence ait tenu sa première session à Paris; c'est un hommage de tous nos alliés à la vaillance des héros qui repoussent, devant Verdun, la plus formidable, la plus monstrueusement armée, des invasions; c'est la reconnaissance implicite que la nation, toujours généreuse, qui s'est jetée sans hésitation à la défense des Serbes, n'avait point choisi la voie la moins sûre, en même temps que la moins glorieuse, de s'acheminer vers la victoire.

Nous ne sommes point dans le secret des conversations qui s'achèvent au Quai d'Orsay; nous supposons qu'elles ont porté surtout sur les questions militaires, du front de terre et du front de mer; nous serions surpris qu'elles n'aient point abordé le terrain balkanique, où la citadelle assiégée paraît bien présenter quelques lézardes. A-t-on parlé de défense économique? Nous l'ignorons. Mais on s'est vu, on s'est reconnu. Nous estimons que cette conférence, quoi qu'il s'y soit dit, vaut beaucoup mieux qu'un échange de paroles; elle est en soi une première action.

Henri Lorin,

Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

Ce que l'on dit

En attendant...

« ... Entre plusieurs, a dit quelque part le cardinal de Retz, il est plus naturel de consulter que de décider. »

C'est à peu près aussi ce qu'écrivent les journaux allemands qui cherchent à rassurer leurs compatriotes sur les résultats que peut avoir la conférence des Alliés à Paris. Et ils insistent par contre sur ce que la direction, du côté des Empires du Centre, n'a qu'une tête, qui est celle de l'empereur d'Allemagne.

Il ne s'agit pas du tout de se boucher les oreilles à cet argument : il n'en subsisterait pas moins. Mais il faudrait savoir si l'empereur d'Allemagne est si certain que cela de la fidélité complète et de l'obéissance aveugle de certains de ses alliés, d'un de ses alliés en tout cas, qui est la Bulgarie. D'autre part, il est tout à fait exact qu'il tient l'Autriche, et qu'il la tient bien : à telles enseignes que, s'il ne la tenait point, elle tomberait ! Cette situation présente des avantages, mais aussi pas mal d'inconvénients. Elle doit être, à la longue, assez fatigante.

Mais, par surcroît, il semble bien que la presse allemande, ni peut-être même le public en France, ne se font point une idée tout à fait exacte de la conférence des Alliés. Si rien n'avait été préparé, si rien n'avait été décidé d'avance, il lui faudrait siéger bien plus de deux jours ! Mais précisément, puisqu'elle ne siège que deux jours, c'est que les décisions qui lui sont soumises ont été élaborées par de nombreux travaux préliminaires, par des conversations fondamentales entre les diplomates, entre les états-majors. On ne s'est réuni qu'au moment où l'on a su ce qu'on avait à faire. On n'avait plus à chercher les solutions, on n'avait qu'à y consentir.

La conférence des Alliés est donc surtout une conférence de ratification. C'est ce qui en fait justement la très grande importance : on ne se consulte pas, on décide.

Pierre Mille.

Aux abords du quai d'Orsay, devenu l'endroit le plus « historique » du Paris actuel... M. Asquith, sir Edward Grey et lord Bertie roulent dans la même automobile, se rendant à la conférence des Alliés... Deux dames se bousculent un peu pour les voir, deux dames jeunes, jolies et querelleuses, parvenues au premier rang de la foule des curieux...

Et M. Asquith a un mot bien anglais et bien parisien à la fois...

Apercevant par la portière les frimousses des deux belligérantes, une frimousse que la colère de l'altercation rend toute blanche, une autre que la colère rend toute rouge — mais qu'un petit col nouveau, en lingerie plissée et gaufrée, entoure pareillement d'une corolle printanière — M. Asquith se tourne vers sir Edward Grey et lui dit gravement :

— La guerre des deux Roses !

M. Asquith a l'humour galant !

Il y a quelques jours, tandis que les Parisiens fêtaient l'arrivée dans leur ville d'un prince allié, jeune et glorieux, une « délégation » de petites filles du peuple s'en vint lui offrir un beau bouquet et lui débiter un compliment... Ce fut la plus petite qui se chargea de la « récitation », et le prince voulut la récompenser :

— Mon portrait, avec une dédicace, te ferait-il plaisir ?

— Oh ! oui ! merci, monseigneur !

Mais, tandis que le prince prend une de ses photographies et se met en devoir d'écrire dessous quelques mots, voilà la mine de la petite fille qui s'allonge...

— Monseigneur, j'ai un portrait de vous... bien plus joli !

Elle tire timidement de sa poche une carte postale un peu froissée, où, de fait, le prince est « bien plus joli » : ... un teint tout rose, des yeux immenses de poupée, d'in vraisemblables dorures sur son uniforme...

— Monseigneur, si c'était au bas de ce portrait-ci que vous écriviez votre nom ?

Le prince accepta de bonne grâce... Ne comprenait-il pas que ce qui frappait la petite fille, c'était

bien plus la rutilance de ses attributs princiers que son exacte et sobre ressemblance !

Faire partager aux ruches de la ferme le Jeuill qui frappe la maisonnée, telle est une vieille coutume de Basse-Normandie, que la guerre vient de remettre en vigueur.

Une superstition paysanne veut que les abeilles se refusent à faire de bon miel si l'on omet de les associer aux regrets des maîtres qu'une perte douloureuse éprouve !

Aussi, dans toutes les maisons normandes où l'on pleure un soldat mort, peut-on voir au fond du clos, en ce printemps 1916, le toit de chaume des ruches, à peine réveillées, cravaté d'un ruban de crêpe...

Ces précautions prises, le miel sera-t-il bon ? Espérons-le ! Il y a d'ailleurs des chances pour que les abeilles ignorent encore la falsification des produits, bien que la guerre l'ait apprise à beaucoup de commerçants, naguère consciencieux !

REFLEXIONS DE « BONHOMMES »

« Attaque ! » ce mot que l'oreille happe au passage et que la bouche transmet aussitôt, fait courir un frisson dans toute la tranchée. Venu, on ne sait d'où, il passe, bute, ricoche, rebondit, s'envole et revient, tandis que chacun assure son casque, sangle son ceinturon et tient ses armes prêtes.

Un silence suit l'effervescence, on se regarde les uns les autres — se compte-t-on ? — et, instinctivement, les yeux cherchent les chefs et guettent leurs mouvements. C'est très grand, un chef, à ce moment-là. Puis, comme il faut bien résumer la situation, bourrant sa pipe, un des « bonhommes » affirme tranquillement : « Ça va barder !... »

Sur la ligne, on a mieux que du respect, plus que de l'admiration, pour le gosse de vingt ans qui entraîne à l'assaut la troupe qu'il commande. Ce qu'on éprouve, c'est de la tendresse mêlée d'inquiétude, et, si on l'aperçoit, imprudent, téméraire, on a envie de lui crier : « Prends garde à toi, gamin, tu vas faire pleurer ta mère !... »

Pour celui qui se bat, la neutralité n'est pas plus compréhensible que ne le serait le végétarisme chez les antropophages. A certaines heures, d'ailleurs, le sang-froid devient une qualité négative... et dangereuse.

Il faut plus que du courage pour coopérer, sans broncher, dans la zone dangereuse, aux moyens d'attaque ou de défense, alors qu'on ne prend pas part directement au combat. C'est être à un comptoir auquel on encaisse souvent, mais où, par contre, on ne rend jamais.

(Recueillies par FERNAND SERNADA.)

Mieux que Jeanne d'Arc, les Allemands avaient chassé de Nice tous les Anglais. Réfugiés à Monaco, ceux-ci durent encore fuir vers l'Egypte, la gent teutonne s'étant étendue jusque-là, et si nombreuse, que dans les rues des villes de la Riviera les inconnus, quand ils s'abordaient, se parlaient en allemand, avant toute autre langue.

A Nice, entre autres stations, les Germains s'étaient incrustés, lourds, parapluie à la main, bottes aux pieds, en colonies serrées, sur cette promenade des Anglais qu'un de nos spirituels confrères avait fini par dénommer « la promenade des Allemands ».

Les Allemands chassés, voici les Anglais qui reviennent, et, charmant hasard, avec ces mêmes modes qui firent les plus beaux jours de la Nice de l'Empire : la demi-crinoline, la petite ombrelle, et surtout ce léger voile qui flotte derrière le chapeau et que lança Cora Pearl, d'impériale mémoire.

C'est plus qu'une résurrection : c'est une reconstitution !...

Le progrès fait son chemin partout et Jules Verne ne reconnaîtrait plus l'Inde des radjahs et des veuves inconsolables. La machine à écrire manquait à ce noble pays, la machine à écrire, disons-nous, qu'un habitant de la jungle, ignorant l'anglais, puisse utiliser pour sa correspondance. Il vient d'être remédié à cette lacune.

On peut maintenant rencontrer aux Indes de charmantes dactylos indigènes pianotant sur un clavier un peu compliqué certes — il compte 360 touches (caractères et signes) — mais bien commode tout de même.

La machine nouvelle permet d'écrire avec l'alphabet Bengali et il paraît qu'elle rencontre là-bas un succès formidable.

Le Veilleur.

"Je considérerais comme une honte pour mon pays qu'il ne fit pas tout son devoir."

(Déclaration du docteur James Baldwin à l'envoyé d'Excelsior.)

(De notre envoyé spécial.) — Le docteur James Baldwin a bien voulu nous recevoir, hier matin, à Wimereux, où il s'est réfugié après le torpillage du *Sussex* en un hôtel qui, — coïncidence — s'appelle *Hôtel Sussex*.

Nous l'avons trouvé encore profondément ému, très maître de lui, cependant.

Après nous avoir rassuré sur l'état de Mlle Baldwin qui, soignée à l'hôpital militaire anglais des Mauriciens, n'a pas encore repris connaissance, mais cependant ne paraît pas en danger, l'éminent philosophe se force à être calme pour nous faire des déclarations suivantes :

Les circonstances exactes du torpillage

— Je me trouvais, ainsi que ma femme et ma fille, sur le pont supérieur du *Sussex* au moment de l'attentat. Ma femme et moi étions assis, ma fille, à quelques pas de nous, regardait la mer.

Il y avait un beau soleil. Le temps était clair. La mer, belle. Brusquement, le steamer fut secoué par un choc — notez ce détail — un choc qui, après un certain laps de temps, assez long, une cinquantaine de secondes, fut suivi d'une formidable explosion.

Et le docteur Baldwin souligne :

— La torpille ennemie — je dis la torpille et non la mine, car une mine eût explosé immédiatement après le choc — venait d'atteindre le navire.

» L'effet de l'engin avait été formidable. Tout l'avant du *Sussex* était coupé net, sectionné comme avec un formidable tranchant. Plus de gaillard d'avant. Plus de mât. La passerelle restait intacte et, en dessous, le navire semblait interrompu.

» Il y eut peu de panique. Le capitaine — à qui nous devons tous notre salut, car, en arrêtant le navire, il empêcha que la torpille ne l'atteignît au milieu et ne causât son engloutissement — fit fermer les cloisons étanches.

» Cela je l'ai su plus tard...

» Renversé de mon siège, contusionné, je ne songeai, en ces minutes, qu'aux miens. Des yeux je cherchai ma fille; je ne la vis pas. Pourtant je criai à ma femme de ne point bouger et je me précipitai à la recherche des ceintures de sauvetage...

Le professeur Baldwin s'interrompt pour remarquer :

— De ces ceintures, je vous parlerai plus tard... Et il continue :

— Quand je revins près de ma femme, l'embarquement commençait. J'obligeai ma femme à prendre place dans un canot, puis je cherchai encore ma fille. Quelqu'un me cria qu'on l'avait transbordée déjà... c'était exact. Ma femme elle-même venait, sur un ordre des sauveteurs, de remonter à nouveau à bord du *Sussex* puis de redescendre dans un autre canot. Je saisis une corde... je me laissai glisser près de ma femme. Dans ce même canot, étendue sans connaissance, était ma fille. Ma femme ne le savait même pas...

Le docteur Baldwin ajoute :

— Les autres circonstances de notre sauvetage vous sont connues. Nous sommes restés trois heures dans ce canot, puis le *Sussex* restant à flots, nous sommes remontés à son bord, où la *Marie-Thérèse*, arrivée de Boulogne, nous a recueillis.

» J'ajoute que si les miens et moi-même n'avons pas figuré sur les premières listes de réchappés, c'est que j'ai omis de faire ma déclaration à Boulogne, ne m'occupant que de ma fille, de son transport à cet hôpital des Mauriciens, où nous avons eu le bonheur de trouver des soins chirurgicaux éminents et dévoués.

La colère d'un citoyen américain

Le docteur Baldwin se tait. Je lui demande ce qu'il pense de cet acte de piraterie, aussi bien en tant que philosophe — n'a-t-il pas été président des Congrès de criminologie de Genève ? — qu'en tant qu'Américain — n'est-il pas une des personnalités les plus marquantes des Etats-Unis ?

Le docteur Baldwin n'hésite pas à répondre :

— Quand on est inquiet des siens, me dit-il, le philosophe est simplement un pauvre homme. Je n'ai pas d'opinion en tant que philosophe.



LE DOCTEUR BALDWIN

Puis sa voix se fait plus nette; il martèle cette déclaration :

— Mais, en tant qu'Américain je puis vous dire ceci : je considérerais comme une honte pour mon pays qu'il ne fit pas son devoir, tout son devoir, après un crime semblable.

» La position du gouvernement de Washington est légalement très forte. Les dernières notes de l'Allemagne promettaient que les navires non armés ne seraient plus torpillés. Le *Sussex* n'était pas armé. Cela est certain. Concluez.

» C'est d'ailleurs ce que j'ai déjà dit aux envoyés de l'ambassade américaine et au préfet du Pas-de-Calais.

Le docteur Baldwin reprend :

— Il est encore une autre déclaration que j'ai faite et que je tiens à préciser. Le matériel était réellement insuffisant. Capitaine, matelots, employés, tous ont fait leur devoir. Les passagers eux-mêmes ont fait preuve de sang-froid. Mais les ceintures de sauvetage n'étaient ni assez nombreuses ni assez en vue — elles étaient « dissimulées » dans l'entrepont — ni assez solides : il faut que les steamers soient munis de tout l'appareil de secours, et que cet appareil soit en bon état.

Et le docteur Baldwin, ayant fait ces déclarations d'une voix nette, retourna au chevet de sa fille.

LES PERTES ALLEMANDES devant Verdun

AMSTERDAM. — Suivant les dires d'un officier allemand, digne de foi, les Allemands auraient eu 150.000 tués devant Verdun.

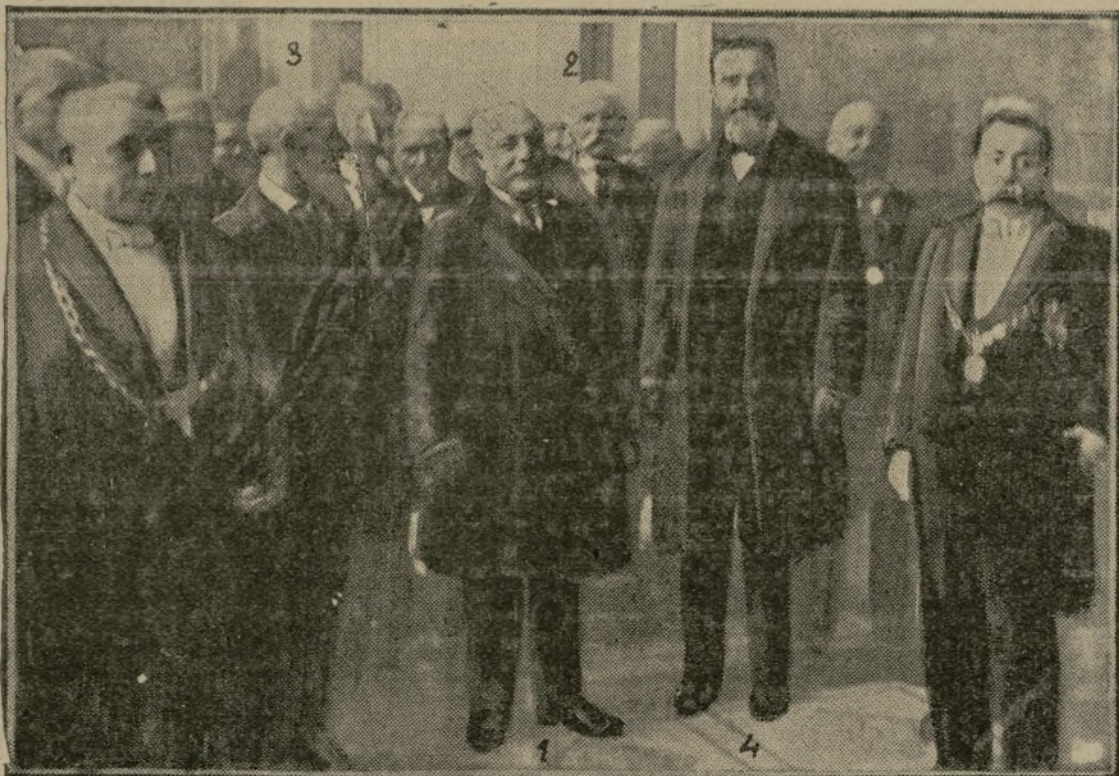
AMSTERDAM. — On mande de Cologne au *Tijds* :

« La masse terrible de blessés qui arrivent de rechef dans les principales gares d'Allemagne et dont le nombre rappelle les pires journées de cette guerre font ressentir à des milliers de familles la dureté du conflit.

Personne ne dissimule que le double objet de l'Allemagne à Verdun est : 1° d'empêcher les puissances de l'Entente de prendre l'initiative de l'offensive au printemps; 2° de s'emparer de Verdun, qui est le pivot du front français, afin de marcher sur Paris. »

La deuxième journée de la Conférence des Alliés

LES DÉLÉGUÉS ITALIENS SONT REÇUS A L'HOTEL DE VILLE



Réception de MM. SALANDRA et SONNINO à l'Hôtel de Ville : 1. M. SALANDRA; 2. M. SONNINO; 3. M. MITTHOUARD; 4. M. DELANNEY

Hier matin, avant dix heures, cependant que M. Albert Thomas allait chercher M. Lloyd George pour se rendre avec lui à la conférence, le général Cadorna quittait son hôtel pour prendre, place Vendôme, les autres membres de la délégation italienne.

Sorti à neuf heures et demie de l'Hôtel Crillon, sir Edward Grey, après une courte promenade, se dirigea isolément vers le ministère des Affaires étrangères. Lord Kitchener et les autres délégués quittèrent le même hôtel pour se rendre directement au ministère de la Guerre, où était enté-

L'HEURE DE L'ECONOMIE

Sonnera-t-elle le 9 avril, comme le souhaitent vingt-cinq députés ?

Entendrons-nous bientôt sonner midi à onze heures ? C'est possible. Vingt-cinq députés le demandent, en tout cas, avec des arguments de nature à convaincre leurs collègues.

Il s'agit avant tout de réaliser des économies en épargnant à l'Etat, aux communes et même aux particuliers des charges qui ne sont pas rigoureusement indispensables.

Dans cet ordre d'idées, les signataires de la proposition, parmi lesquels MM. André Honnorat, J.-L. Breton, Landry, Bonneval, etc., font observer qu'il est une mesure qui, sans exiger aucun sacrifice de personne, peut se traduire par une diminution appréciable de dépenses pour tout le monde. C'est celle qui, sous le nom de *Day light saving bill*, a été déjà en application en Australie et qui consiste à devancer l'heure légale, de manière à réduire d'autant les dépenses publiques en électricité, en gaz et en pétrole.

La houille et le charbon dont la France a besoin venant de l'étranger et, par suite de la hausse des frets et des changes, leur acquisition devenant de plus en plus onéreuse, M. André Honnorat et ses collègues proposent à la Chambre d'en diminuer la consommation en décidant que, pendant toute la durée de la guerre et jusqu'à une période qui sera fixée ultérieurement par décret, l'heure légale, en France et en Algérie, sera avancée d'une heure. Cela à partir du 10 avril dont la journée commencerait le 9 avril à 11 heures du soir.

Cette proposition, dont la discussion immédiate est demandée, est soumise à l'examen de la commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts. Malgré son apparence paradoxale elle a des chances d'être adoptée, étant donné qu'elle ne peut manquer d'avoir pour effet, sauf pendant les mois d'hiver où l'on perdra le matin ce qu'on aura gagné le soir, une économie sensible d'éclairage.

A moins que nos législateurs ne reculent devant la perspective de se vieillir d'une heure...

vers neuf heures et demie l'amiral Lacaze, suivi peu après par M. Matsui, ambassadeur du Japon, de M. Cambon, ambassadeur, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, et de M. Tittoni, ambassadeur d'Italie à Paris.

Vers dix heures et demie, arrivent, dans cet ordre, le général Pellé et le général Joffre, M. Vesnitch, le général de Castelnau, le général Roques, M. Pachitch et le général Rachitch, M. Isvolski, ambassadeur de Russie; le général Vielmann, M. de Broqueville, le baron Beyens, M. Léon Bourgeois, le général Robertson, le général Gilinski, etc.

Un public nombreux assistait à cette entrée des délégués qui furent l'objet de vibrantes marques de sympathie.

Les commissions constituées la veille par la Conférence étaient réunies à dix heures et chacune d'elles examina les questions à l'ordre du jour.

A 11 heures, la conférence se réunissait en séance plénière.

Le déjeuner à l'Elysée

Le déjeuner offert par le président de la République réunissait à l'Elysée les présidents du Conseil et les ministres des Affaires étrangères présents à Paris, ainsi que les ambassadeurs et les ministres des pays alliés, et les plénipotentiaires militaires.

M. Briand, président du Conseil, y assistait ainsi que les membres du cabinet, les anciens ministres des Affaires étrangères, les présidents des commissions de l'armée, de la marine, des Affaires étrangères, des finances et les rapporteurs généraux du budget.

Mme Poincaré, souffrante et alitée, n'a pu prendre part au déjeuner.

Les résolutions de la Conférence

La Conférence a tenu l'après-midi, au ministère des Affaires étrangères, sa quatrième et dernière séance.

A la clôture des travaux, M. Briand, président de l'Assemblée, a remercié les délégués des puissances alliées de leur précieuse collaboration qui a si grandement facilité la tâche du président.

Au nom de toute l'Assemblée il a tenu à envoyer un juste tribut d'admiration aux soldats des nations alliées qui combattent avec tant d'héroïsme pour le triomphe de la liberté et du droit.

La Conférence s'est associée chaleureusement, à l'unanimité, aux paroles de M. Briand, en témoignant son absolue confiance dans la victoire qui viendra couronner les efforts que poursuivent en commun les nations alliées.

M. Briand s'est félicité de la facilité avec laquelle les différentes questions soumises aux délibérations de la Conférence ont été réglées. Les heureux résultats de cette première réunion témoignent hautement de son utilité.

Si de nouvelles questions surgissaient, nécessitant une délibération commune, les gouvernements alliés estimeront certainement que la meilleure façon de les régler serait de se trouver de nouveau réunis.

La Conférence donne son approbation unanime aux paroles du président du Conseil.

S. Exc. M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, remercie le gouvernement français de l'initiative qu'il a prise de réunir cette Conférence dont les résultats ne peuvent manquer d'avoir la plus heureuse influence sur la conclusion de la guerre, et il saisit cette occasion d'exprimer à M. le président du Conseil sa vive gratitude pour l'autorité avec laquelle il a dirigé les travaux de la Conférence et pour l'action personnelle qui lui a valu l'admiration et l'estime de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher.

M. Briand exprime à l'ambassadeur d'Italie tous ses remerciements pour les paroles si élogieuses qu'il a bien voulu prononcer et il tient à rendre hommage à l'esprit élevé dans lequel tous les délégués des puissances alliées ont étudié et résolu les importantes questions soumises à la Conférence.

Avant de se séparer, les représentants des puissances alliées ont voté à l'unanimité les résolutions suivantes :

I. — Les représentants des gouvernements alliés, réunis à Paris les 27 et 28 mars 1916, affirment l'entière communauté de vues et la solidarité des Alliés.

Ils confirment toutes les mesures prises pour réaliser l'unité d'action sur l'unité de front.

Ils entendent par là : à la fois l'unité d'action militaire assurée par l'entente conclue entre les états-majors; l'unité d'action économique dont la présente Conférence a réglé l'organisation, et l'unité d'action diplomatique que garantit leur inébranlable volonté de poursuivre la lutte jusqu'à la victoire de la cause commune.

II. — Les gouvernements alliés décident de mettre en pratique dans le domaine économique leur solidarité de vues et d'intérêts. Ils chargent la Conférence économique, qui se tiendra prochainement à Paris, de leur proposer les mesures propres à réaliser cette solidarité.

III. — En vue de renforcer, de coordonner et d'unifier l'action économique à exercer pour empêcher les ravitaillements de l'ennemi, la Conférence décide de constituer à Paris un comité permanent dans lequel tous les Alliés seront représentés.

IV. — La Conférence décide :

1° De poursuivre l'organisation entreprise à Londres d'un bureau central international des approvisionnements ;

2° De procéder en commun et dans le plus bref délai à la recherche des moyens pratiques à employer pour répartir équitablement entre les

tions alliées les charges résultant des transports maritimes et pour enrayer la hausse des frêts.

La réception à l'Hôtel de Ville

L'après-midi, le Conseil municipal renouvela pour MM. Salandra et Sonnino, et pour les généraux Cadorna et Dall'Olio, la cérémonie qui avait accompagné la réception du prince Alexandre de Serbie. Même décor, même solennité, même désir apparent et sincère de laisser dans les annales de la Ville et dans la mémoire de tous le souvenir de cette visite.

Devant le palais pavoisé aux couleurs italiennes et françaises, la foule elle-même renouvela son empressement et ses acclamations.

Le premier acte du cérémonial fut l'apposition de la signature des visiteurs sur le Livre d'Or de la Ville de Paris. Pour cela le cortège se rendit par l'escalier d'honneur, dans le cabinet du président et gagna ensuite la salle des séances où il était accueilli par l'hymne royal italien et la Marseillaise, exécutés par la musique de la garde républicaine.

Du discours de M. Adrien Mithouard qui ouvrit la séance nous extrayons le passage suivant :

C'est d'un cœur rayonnant d'espoir que j'adresse devant vous, pour qu'il s'en aille vers l'Insonzo et vers le Carso et pour qu'il monte jusqu'aux cimes des Alpes, le salut de Paris aux intrépides armées italiennes.

Messieurs, vous êtes venus à Paris pour coordonner notre action et pour resserrer les liens déjà si forts qui nous unissent. Il ne nous appartient pas de préjuger des résultats de votre mission. C'est pour nous un assez grand honneur qu'il nous ait été donné d'être les témoins de cet événement mémorable. Qu'il me soit seulement permis de rendre hommage au nom de la Cité aux hommes éminents qui, s'appuyant sur la volonté d'un grand roi et les sympathies d'un grand peuple, ont été les initiateurs de l'intervention italienne, et qui, en venant s'accorder avec nous, préparent le triomphe des idées éternelles que Rome et Paris ont répandues sur le monde.

M. Delanney, préfet de la Seine, prend ensuite la parole pour interpréter la joie des Parisiens et renouveler l'éloge vibrant de l'Italie.

M. Emile Laurent, préfet de police, « associe les manifestations de l'heure présente à celles d'hier, aux ovations qui accueillirent S. M. le roi Victor-Emmanuel III quand il vint sceller le commencement d'un grand acte, et S. M. la reine Hélène qui conquiert, avec le souverain de la nation amie, le cœur de Paris ».

Il rend hommage, pour terminer, à « l'activité incessante de tous les travailleurs et de toutes les travailleuses qui, sous une vigoureuse impulsion, façonnent pour les combattants les armes et les munitions qui décideront, dans leurs mains, de la victoire ».

Le président du Conseil général apporte enfin le salut du département de la Seine aux ministres et aux généraux italiens.

La réponse de M. Salandra

Répondant à ces discours très applaudis, M. Salandra remercia le président du Conseil municipal et prononça les paroles suivantes :

Ce fut à Rome qu'échut la tâche de créer le droit des gens, qui trouva dans le monde son développement à travers le labeur pénible des siècles, à travers l'obstacle des pires instincts déchaînés par les passions humaines, à travers les alternatives du progrès et de la barbarie. Les principes du droit des gens avaient pourtant obtenu en ces derniers temps l'affirmation solennelle du consentement des nations civilisées, mais, soudain, une vague de destruction est venue s'abattre sur cette noble conquête de l'esprit humain ; et les nations attendent maintenant, dans une anxiété poignante, de savoir si le droit des gens sera restauré et maintenu en vigueur, dans un monde meilleur, ou bien s'il est voué à la destruction par la force brutale.

C'est à l'Italie qu'appartenait naturellement la gloire de rallumer dans le monde le flambeau de la culture antique. C'est à la France que la destinée réserva de jeter les bases de l'ordre social dans la civilisation moderne. La proclamation des droits de l'homme éleva l'humanité d'un grand élan dans la voie du progrès et de la justice sociale.

En un mot, en prononçant les noms fatidiques de Rome et de Paris, notre pensée exprime l'idée de toute la justice et de tout le droit, du droit des nations et du droit des individus.

Les derniers mots de M. Salandra soulèvent d'unanimes applaudissements.

En ces moments décisifs de notre existence et de notre histoire, nos cœurs, Messieurs, sont constamment tournés vers nos frontières, aux champs de bataille, où nos vaillants soldats, sang de notre sang, les soldats de France et d'Italie, unis dans une nouvelle fraternité d'armes, ont gravé des pages ineffaçables d'héroïsme et de sacrifice. Que nos vœux ardents les accompagnent, que notre confiance inébranlable les soutienne !

La séance est levée au cri de : « Vive l'Italie ! »

AUX MAMANS

A l'époque actuelle, où le renchérissement de la vie se fait sérieusement sentir, pour quoi n'avoir pas recours pour l'alimentation de bébé à la Farine lactée Nestlé, d'une haute valeur nutritive, qui la classe favorablement au point de vue de son coût, en tenant compte que sa préparation n'exige que de l'eau. En vente dans toutes les Pharmacies, Epicerie, etc.

Situation favorable sur tous les fronts

Violente attaque contre Malancourt repoussée.

La conférence, qui dans l'histoire gardera sans doute le nom de Conférence de Paris, est le gage éclatant de l'unité de vues qui désormais présidera à l'action militaire des puissances de l'Entente, comme à leur action diplomatique et à leur action économique.

L'Allemagne a fait tout son possible pour nous infliger un sensible revers au moment où cette conférence allait se réunir. Elle a obtenu ce résultat, contraire à son attente, que sur tous les fronts la situation se dessine nettement en faveur de nos armes.

Devant Verdun, les Allemands viennent enfin de se décider à lancer l'attaque depuis si longtemps attendue contre nos positions de Haucourt et de Malancourt. Malgré un bombardement de plusieurs jours, malgré des assauts répétés et acharnés, cette attaque a complètement échoué.

Au nord d'Arras, dans la région de Saint-Eloi, l'armée anglaise vient de remporter un succès qui, bien que local, témoigne d'une supériorité marquée sur l'ennemi.

Sur tout le front italien, et notamment au sud de Trente, dans les Alpes de Cadore et autour de Gorizia, les engagements tournent à l'avantage de nos alliés.

Sur le front russe, les Allemands perdent chaque jour du terrain autour de Jacobstadt et au sud de Dvinsk, notamment à Postavy, pendant que les Autrichiens, n'ayant pu réparer leur grave échec d'Oucheteko, commencent à concevoir de vives inquiétudes au sujet de Czernovitz.

En Asie, l'une des colonnes de l'armée du Caucase a dépassé Bitlis, l'autre continue la poursuite des Turcs dans la direction d'Erzindjian, et la troisième, qui marche sur Trébizonde, paraît être parvenue devant la position fortifiée de Baïbourt, sur le Tchorskh supérieur ; quand elle aura enlevé cette position, elle ne trouvera plus d'obstacle jusqu'à Trébizonde.

Enfin, devant notre camp retranché de Salonique, les détachements allemands et bulgares qui avaient occupé des villages grecs ont été ramenés à la frontière, après des escarmouches où leurs pertes ont été relativement importantes.

Jean Villars.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Mardi 28 Mars (604^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Nuit calme à l'est de la Meuse ; assez grande activité des deux artilleries à l'ouest de la Meuse, dans la région de Malancourt, et aussi en Woëvre, dans le secteur du Pied-des-Côtes-de-Meuse.

En Lorraine, dans la forêt de Parroy, nous avons exécuté un coup de main sur un ouvrage ennemi dont les occupants ont été tués ou faits prisonniers. Nous avons fait sauter l'ouvrage en nous retirant.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Argonne, notre artillerie a continué à se montrer active contre les organisations ennemies au nord de La Houyette, dans le secteur de La Fontaine-aux-Charmes, de la Haute-Chevau-chée, ainsi qu'en Argonne orientale.

Un tir dirigé sur une batterie ennemie du bois de Montfaucon a provoqué une violente explosion.

A l'ouest de la Meuse, le bombardement a repris avec violence au cours de la journée sur nos positions depuis Avocourt jusqu'à Béthincourt. Vers quinze heures, les Allemands ont déclenché une forte attaque sur notre front Haucourt-Malancourt. Les vagues successives d'assaut ont toutes été repoussées avec de fortes pertes par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

Bombardement de nos deuxième lignes à l'est de la Meuse.

En Woëvre, notre artillerie a exécuté des concentrations de feux sur les points sensibles du front ennemi.

Dans les Vosges, lutte d'artillerie assez vive dans les régions de Stosswehr, de Muhlbach et de l'Hartmannswillerkopf.

• DERNIÈRE HEURE •

LA GUERRE SOUS-MARINE

L'opinion américaine exige des excuses ou la rupture

Ainsi que nous l'avions prévu, dès que les personnalités officielles de Washington eurent rendu public leur avis relatif à l'éventualité d'une rupture diplomatique que le comte Bernstorff, sentant le danger, fit annoncer que l'Allemagne désavouerait les auteurs du torpillage. Il alla plus loin, laissant entendre qu'on devait à son intervention la retraite de l'amiral Tirpitz.

A l'ordinaire, il était plus adroit; cette fois sa manœuvre a fait long feu; dans la soirée de lundi, de hautes personnalités de Washington et de New-York ont déclaré que leur siège était fait au regard de l'Allemagne et de son ambassadeur et que la seule façon de faire cesser le scandale est de congédier le comte Bernstorff.

L'opinion américaine, disent ces mêmes personnalités, a besoin d'un chef, et ce chef doit être le président. M. Wilson sait que la nation le suit dans sa politique contre l'Allemagne; il est le maître de la situation; à lui d'agir.

La presse exige énergiquement des excuses ou la rupture pour la nouvelle félonie de l'Allemagne, qui a torpillé le *Sussex* et l'*Englishman* en violation de la parole qu'elle venait de donner aux Etats-Unis. Cette question de la guerre sous-marine doit être réglée conformément à la politique de fermeté annoncée par le président Wilson et consacrée solennellement par le Congrès.

L'Allemagne désavouera le torpillage du "Sussex"

WASHINGTON. — De source autorisée, on dit que l'Allemagne persiste à croire que c'est une mine qui coula le *Sussex*, mais s'il est établi que le steamer a été torpillé, elle désavouera le commandant coupable de violation des ordres reçus, le punira et offrira une réparation aux Etats-Unis.

WASHINGTON. — Les bureaux des ministères n'essaient pas de cacher qu'ils envisagent comme extrêmement grave la situation créée par les torpillages du *Sussex* et de l'*Englishman*.

Les représentants des Etats-Unis en Europe ont été chargés d'obtenir, s'il est possible, des témoignages probants.

De leur enquête, dépendra la question de savoir s'il y a lieu de prendre des mesures énergiques.

L'opinion dominante est que, avant d'agir, le président Wilson exposera la situation au Congrès.

Le prince Bahram de Perse est parmi les disparus

Une double enquête se poursuit actuellement en France et en Angleterre, par les soins du ministère de la marine et de l'amirauté, au sujet du prince Bahram de Perse. Le prince, qui se trouvait à Londres la semaine dernière, et devait s'embarquer sur un autre bateau que le *Sussex*, se décida, au dernier moment, à prendre passage sur ce paquebot, pour voyager en compagnie d'amis. Au moment où se produisit la catastrophe, le prince Bahram se trouvait dans la salle à manger du bateau. Ses amis ne l'ont perdu de vue que trois minutes avant le torpillage. On ne peut savoir si le prince est resté alors dans le restaurant ou s'il est sorti comme la plupart des passagers. A la légation de Perse, on fait continuer les recherches, mais, jusqu'à présent, on n'a pu obtenir de précisions rigoureuses. Tout espoir de retrouver le prince n'est donc pas perdu.

Le prince Bahram qui, depuis plusieurs années, habitait Paris et la Côte d'Azur, est le fils du prince Zillus es sakhaneh, grand-oncle du chah de Perse actuel.

La Hollande et la Suède protestent

On télégraphie d'Amsterdam à la *Morning Post* que plusieurs journaux attaquent le gouvernement néerlandais pour la faiblesse qu'il manifeste en face de la nécessité de prendre des mesures en vue d'assurer la sécurité de la navigation hollandaise dans la mer du Nord; ils le blâment de conseiller aux compagnies maritimes d'ordonner à leurs navires de contourner le nord de l'Ecosse.

Ces journaux font remarquer que le gouvernement hollandais agit conformément aux désirs de l'Allemagne.

D'autre part, un télégramme de Stockholm annonce que, au sujet des atrocités sous-marines allemandes, le journal suédois très modéré *Stockholmstifningen* écrit qu'il n'existe rien de semblable dans les temps modernes, rien de comparable à la guerre allemande sous-marine, employant les

torpilles et les mines contre les navires de commerce pacifiques, leurs équipages et leurs passagers, excepté, peut-être, la manière dont la Turquie traite les Arméniens.

C'est en séance secrète que le Reichstag discute la question de la guerre sous-marine

BERNE. — La séance de la commission du budget du Reichstag, où doit être examinée la question de la guerre sous-marine, a eu lieu aujourd'hui. Le chancelier y assistait. La séance a eu un caractère confidentiel, c'est-à-dire qu'il ne sera publié aucun compte rendu officiel. On y a invité les députés qui ne sont pas membres de la commission du budget.

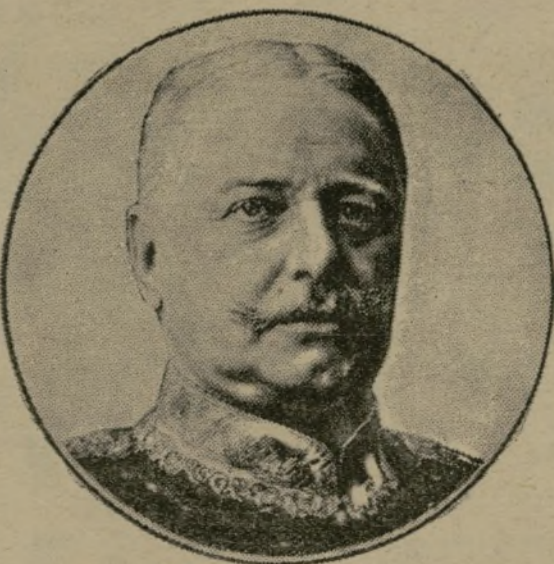
Au Portugal on s'attend à une attaque sous-marine de Lisbonne

LISBONNE. — M. Leote de Rego, commandant de la division navale portugaise, a fait les déclarations suivantes au journal *le Seculo* :

« Le Portugal se prépare fiévreusement à la guerre. Il prévoit toutes éventualités, toutes surprises possibles. L'hypothèse d'une attaque de Lisbonne par les sous-marins ennemis reste plausible. L'Amirauté anglaise a des raisons de le croire. En effet, les derniers sous-marins sortis des arsenaux allemands jaugeant 1.500 tonnes, ont une vitesse de 10 milles à l'heure sous l'eau et de 16 à 18 à la surface, sont armés de 10 à 12 torpilles et peuvent rester éloignés de leurs bases navales pendant plusieurs semaines, grâce à la puissance de leurs accumulateurs électriques et de leurs moteurs à explosions intérieures. Quelques-uns sont munis de canons de 75 et on affirme de canons de 10 centimètres. C'est donc contre ces ennemis redoutables que nous prenons toutes mesures convenables de défense.

» En ce qui concerne l'armée de terre, elle se prépare également à entrer en action, là où l'on aura besoin de son effort, et je suis sûr qu'elle confirmera toujours ses brillantes traditions de vaillance et de patriotisme exalté. »

Le kaiser remobilise ses diplomates "de réserve"



PRINCE DE BULOW

Voici plusieurs mois que M. de Bulow se soignait en Suisse; le climat d'Italie, auquel, pourtant, il se croyait bien adapté, ne lui avait pas été favorable l'hiver dernier; il lui fallait l'air libre des hauteurs et l'apaisante neutralité des paysages helvétiques. Puis on rencontre tant de voyageurs dans ce carrefour de l'Europe qu'est la Suisse!

Aujourd'hui, M. de Bulow va mieux; il pourra donc reprendre du service en Allemagne. Il vient, nous dit une dépêche du *Daily Telegraph*, de quitter Lucerne. Une de ses premières démarches à Berlin sera certainement une visite à M. de Bethmann-Hollweg, chancelier en titre, qui nous a bien l'air, depuis quelques jours, d'un ministre peu solide, chargé de l'expédition des affaires courantes.

LE DINER de l'ambassade d'Italie

Au dîner que l'ambassadeur d'Italie et Mme Tittoni ont donné hier soir en l'honneur des ministres italiens, outre MM. Salandra et Sonnino, les généraux Cadorna et Dall'Olio, les fonctionnaires qui les ont accompagnés à Paris, les ambassadeurs d'Italie, marquis Imperiali et baron Mayor des Planches, et le personnel de l'ambassade, étaient invités :

MM. Antonin Dubost, président du Sénat; Paul Deschanel, président de la Chambre des députés; Aristide Briand, président du Conseil et ministre des Affaires étrangères; René Viviani, ministre de la Justice; Ribot, ministre des Finances; Léon Bourgeois, ministre d'Etat; le général Roques, ministre de la Guerre; l'amiral Lacaze, ministre de la Marine; Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat pour les Armes et Munitions; l'ambassadeur Jules Cambon, secrétaire général au ministère des Affaires étrangères; le général Florentin, grand-chancelier de la Légion d'honneur; Jean Dupuy, sénateur, président du Syndicat de la Presse parisienne; Stephen Pichon, sénateur, président du Comité France-Italie; Gustave Rivet, sénateur, président de la Ligue franco-italienne; de Margerie, ministre plénipotentiaire et chef du protocole; Delanney, préfet de la Seine; Adrien Mithouard, président du Conseil municipal de Paris; Laurent, préfet de police; le colonel de Gondrecourt, attaché militaire de l'ambassade de France à Rome; Stephen Dervillé, président de la Compagnie du P.-L.-M.

Le général Joffre, partant le soir pour le grand quartier général, avait décliné l'invitation.

LA SITUATION EN TURQUIE

Pas d'argent...

D'après des nouvelles de source roumaine, la Turquie est en butte à des difficultés financières et économiques croissantes. La famine sévit dans plusieurs provinces, et les autorités sont impuissantes à y remédier. Les armées de Mésopotamie sont menacées de se voir couper par l'avance des Russes, qui descendent rapidement de Bitlis.

Allemands et Turcs ne s'entendent guère, les premiers voudraient garder Enver à Constantinople, où ils estiment sa présence nécessaire pour leur propre sécurité, car la population leur est de plus en plus hostile; plusieurs dirigeants de l'Union et Progrès préféreraient organiser en hâte une défensive en Turquie d'Asie, sous les ordres d'Enver... qu'ils éloigneraient ainsi de Constantinople. La situation est donc assez troublée, mais il paraît certain que les Allemands, directement ou par des officiers turcs dont ils sont sûrs, tiennent en force toutes les défensives des détroits.

... mais un Suisse!

Le colonel Egli, au terme prochain de ses vingt jours d'arrêts se rendrait à Constantinople pour prendre la direction des services de la maison Krupp. Se fera-t-il naturaliser allemand ou turc?

Raid d'aéroplanes anglais sur la zone du canal de Suez

LONDRES. — Suivant un télégramme de la zone du canal de Suez, expédié samedi, six aéroplanes anglais ont accompli, vendredi matin, à l'aube, un raid heureux sur la base avancée turque de Birel-Hassanah, distante de cent milles du canal.

Les aéroplanes ont jeté quarante bombes sur le camp ottoman; plusieurs ont éclaté sur le réservoir d'eau des bâtiments récemment érigés.

Un détachement d'infanterie a tiré sur les aéroplanes, mais les Turcs furent mis en déroute.

Tous les aviateurs sont rentrés sains et saufs.

L'agitation républicaine grandit en Chine

SHANGHAI. — Tangshadyi, haut fonctionnaire sous la dynastie mandchoue, quoique vivant actuellement dans la retraite à Shanghai, a télégraphié à Yuan-Chi-Kai pour le conjurer, au nom de leur ancienne amitié, d'abdiquer afin d'éviter une nouvelle effusion de sang.

Trente-sept membres du Parlement, représentant dix-sept provinces, ont télégraphié aux représentants des puissances étrangères à Pékin pour leur déclarer que Yuan-Chi-Kai doit abdiquer et pour leur demander leur assistance afin de chasser le président.

LA VISITE DU PRINCE HÉRITIER ALEXANDRE DE SERBIE SUR LE FRONT DE VERDUN

LE PRINCE (1) PASSE LES TROUPES EN REVUE. (2) M. POINCARE (3) G. JOFFRE (4) G. DUPARGE (5) G. HUMBERT (6) G. BALFOURIER



LE PRINCE EXAMINE LES TRAVAUX DE DÉFENSE



LE PRINCE (1) EXAMINE LA CARTE EN COMPAGNIE DE M. POINCARE (2) ET DU G. JOFFRE (3)

Après avoir dit à Paris sa profonde admiration pour l'armée française, qui, en ce moment, brise un à un les espoirs du kaiser, du kronprinz et des généraux des empires abhorrés, le prince Alexandre de Serbie a voulu aller saluer en personne les héros de

Verdun et les drapeaux sous lesquels ils combattent pour le salut de la France, la restauration, dans leurs droits, des petits peuples dépossédés et l'indépendance de l'Europe. Le vaillant fils de l'héroïque Pierre de Serbie a été acclamé sur tout le front meusien.

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'ESPION

— D'abord, déclara Tesson, de quel droit flétrissez-vous du nom d'espion l'officier d'état-major qui, se glissant sous une fausse qualité jusque dans les lignes ennemies, travaille en secret à y dénombrer les troupes désignées pour la prochaine attaque, à y repérer leurs positions, à y surprendre les plans de l'adversaire ?... Oui, je sais bien qu'on trouvera toujours plus glorieux celui qui tombe les armes à la main, en embrassant d'une suprême étreinte la terre qu'il a défendue jusqu'au bout et à laquelle, en expirant, il fait encore un rempart de son corps. A côté de lui, celui qui finit sous les balles d'un peloton d'exécution fait une assez piètre figure de héros. Il n'en a pas moins, comme l'autre, donné sa vie pour la patrie. Pour lutter seul contre tous, en butte à tous les dangers et en sachant qu'à la moindre défaillance il est perdu sans recours, il lui faut, je vous en réponds, avoir le cœur solidement attaché. Moi qui vous parle, et qui ai, sans croire décroître le moins du monde, accompli déjà plus d'une mission de ce genre, je sais bien que j'aimerais cent fois mieux traverser debout un champ battu par des mitrailleuses que de revivre certaines des heures que j'ai connues...

» Un soir, dans des circonstances qu'il serait oiseux de vous retracer, j'étais poursuivi, en Belgique, par une patrouille allemande qui me serrait de près. Brûlé, je n'avais plus de salut que dans la fuite; et je courais, éperdu, à l'aveuglette, talonné par une meute bruyante. Dans le dédale de chemins creux où je m'étais engagé, j'arrivai soudain dans une impasse, barrée par un mur infranchissable. Je n'en tentai même pas l'escalade; il ne présentait ni anfractuosités, ni saillies où pût s'accrocher la main; et j'entendais déjà derrière moi le bruit des pas de ceux qui étaient à mes trousses.

» Pris au piège, je résolus du moins de leur faire payer le plus cher possible ma loque de vie, et, revolver au poing, je me retournai pour leur tenir tête. Personne ! En vain, mes yeux écarquillés fouillaient-ils l'ombre menaçante. Le bruit de pas retentissait toujours à la même distance; et maintenant il me semblait venir de derrière le mur auquel je m'adosais. Ce n'est qu'en l'entendant bientôt décroître que je me rendis enfin compte de son étrange nature : l'ennemi, dépisté, me cherchait sans doute bien loin de là, et ce que je venais de prendre pour le martèlement d'une paire de bottes sur le sol durci n'était que le rythme de mon cœur battant à coups redoublés contre mes côtes...

» Vous dites qu'un soldat digne de ce nom ne fuit pas; mais, à la guerre, le premier devoir du soldat est de remplir, coûte que coûte, la mission dont il est chargé. Risquer à tout bout de champ d'être occis par une balle ou par un éclat d'obus, ce n'est rien, je vous assure, à côté des tranches par où nous passons, nous, les agents du service, si décrié, des renseignements : se savoir épié par chaque regard qui se pose sur vous, trembler, à chaque instant, de se trahir par un geste ou une expression fugitive, cela, voyez-vous, exige une fermeté d'âme peu commune.

» Il y faut aussi beaucoup de présence d'esprit. Et, à ce propos, voici une anecdote entre mille :

» J'étais alors dans la province d'Anvers, où, sous les apparences d'un petit bourgeois du pays, j'arpentais les routes en relevant les endroits et les ouvrages minés par l'ennemi. Arrêté comme suspect, je fus conduit devant un lieutenant de uhlans qui m'invita, sans courtoisie, à décliner mes nom et qualité. Prenant alors un fort accent belge :

« — Je suis, répondis-je tout d'une haleine, l'instituteur du village d'Ellewyt, où il y a le typhus, et je vais à Ophem chercher des médicaments !

Au mot de typhus, le lieutenant avait bondi en arrière.

— C'est bon ! c'est bon ! s'écria-t-il, on va vous conduire à Ophem.

Et il me plaça sous l'escorte de deux gaillards, qu'il chargea de me mener incontinent au village où je prétendais avoir affaire. L'entrée en était gardée par un poste, commandé par un grand diable de sous-officier avec lequel il fallut parlementer. Soupçonneux, il m'interrogea sur le but de ma course, et je me crus bien perdu lorsqu'il me répliqua brutalement :

— Mais il n'y a pas de pharmacien à Ophem !

« Moi, l'instituteur du village voisin, je ne pouvais pas l'ignorer. Et le feldwebel triomphait déjà, me croyant de bonne prise, quand l'idée me vint de répondre, à tout hasard :

— Mais je n'ai pas parlé de pharmacien. Je viens chercher les médicaments qui sont chez le docteur.

« Si, par malheur, il n'y avait pas eu à Ophem de médecin, j'étais du coup convaincu de mensonge et je risquais fort de voir cette aventure se terminer pour moi contre le mur de la grange voisine. Il se trouva que j'étais tombé juste et que, pour comble de chance, mon hippocrate était absent depuis la veille. Je feignis d'en être fort contrarié.

— Il faut donc, grognai-je, que j'aie jusqu'à Malines pour chercher les remèdes...

— Vous pouvez bien aller au diable ! s'écrièrent, à ces mots, mes gardes du corps, qui, n'ayant reçu la consigne de m'escorter que jusque-là, ne croyaient pas devoir pousser plus loin, et qui, sans autre adieu, me tournèrent le dos.

J'étais sauvé. Mais je l'avais échappé belle. Et bien que j'eusse une envie folle de sauter de joie, c'est d'un pas harassé que je pris la route de Malines, sous l'œil sévère du feldwebel que je sentais furtivement peser sur moi.

André Avèze.

TRIBUNAUX

Les faux domestiques

Devant les assises comparait, hier, le couple Voisin. La femme, déjà condamnée en 1909 à trois ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour pour avoir volé 55.000 francs à ses patrons, se plaçait en qualité de domestique en exhibant de faux certificats. Dès son entrée en place, elle provoquait l'absence de ses nouveaux maîtres et mettait le temps à profit en procédant au pillage de l'appartement. Son mari, garçon de café, l'aidait à écouler le produit des vols. L'accusation reproche aux inculpés dix-neuf cambriolages accomplis dans les mêmes conditions.

Après réquisitoire du substitut Granié et plaidoirie habile de M^e Pierre Weill pour la femme Voisin, cette dernière a été condamnée à douze ans de travaux forcés. Le mari, inculpé de recel, défendu par M^e Stéphane Michaudel, a obtenu dix années de réclusion.

Le représentant d'une maison boche

M. Assal, sujet suisse, était avant la guerre représentant à Paris d'une fabrique d'instruments agricoles, la maison Lantz, de Mannheim (Allemagne). La succursale parisienne fut mise sous séquestre et M. Assal se rendit à Mannheim. Il revint à Paris, chargé par sa maison de surveiller les intérêts allemands. Il se mit en rapport avec le séquestre et, grâce à sa vigilance, l'actif social s'éleva bientôt à plus d'un million pour un passif de 33.000 francs.

M. Assal touchait une mensualité de 350 francs, moitié de ses appointements d'avant la guerre, mais avec la promesse d'être replacé dans sa situation primitive à la fin des hostilités.

Le Parquet inculpe M. Assal de commerce avec l'ennemi et le renvoie devant la dixième chambre correctionnelle. Il a été condamné hier, après plaidoirie de M^e Lucien Leduc, à trois mois de prison et 100 francs d'amende.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Les ventes de biens séquestrés

La Chambre syndicale des machines à coudre et à écrire avait demandé à M. Monier, président du Tribunal des référés, d'autoriser M. Desbleumortiers, séquestre de la firme allemande Stoeber, à vendre un stock de machines avec le concours d'un expert, aux prix et conditions jugés par lui le plus favorable en un ou plusieurs lots, à tel membre du syndicat qui lui sera désigné par son Président, sans que le prix puisse être inférieur à 125.000 francs.

Le président considérant que cette demande était en opposition avec les principes de libre concurrence en usage dans le commerce, et que son admission porterait préjudice à la valeur de l'otage économique, que le séquestre est chargé d'administrer, a rejeté la requête de la Chambre syndicale.

L'AFFAIRE DES REFORMES FRAUDULEUSES

Le docteur Fortuné Laborde s'mule la maladie

On disait, hier, au Palais, que le médecin-major Fortuné Laborde, redoutant le grand jour de l'audience, était subitement tombé malade. Et l'on parlait déjà de disjoindre le cas Laborde de l'ensemble du procès.

Voici ce qui avait donné naissance à cette sensationnelle information. Le major Laborde, qui occupait au Cherche-Midi une chambre d'officier, avait pu dissimuler dans sa valise des drogues dont il pouvait faire usage pour se rendre malade à point nommé. Pour déjouer cette manœuvre, l'autorité militaire le fit transporter, ces jours derniers, au Val de Grâce, où il fut placé en observation dans le service du docteur Chauffard. Hier matin, le docteur Socquet fut chargé de procéder à l'examen du malade.

Le docteur Fortuné Laborde, qui s'était imposé depuis quinze jours une diète absolue, s'est opposé violemment à tout examen médical.

Il a été impossible de le radiographier.

Le docteur Socquet a conclu à une simulation de maladie. Le major Laborde comparaitra donc sur les mêmes bancs que ses complices. On s'attend à ce que, dès la première audience, les débats soient fertiles en incidents.

A LA CHAMBRE

La mise en culture des terres abandonnées

La Chambre a repris hier la discussion du projet sur la mise en culture des terres abandonnées.

Au système socialiste qui tend, lorsqu'une terre n'est pas cultivée, à donner à l'Etat, par l'intermédiaire de la commune, le droit de la prendre et de la mettre en valeur, à la place du propriétaire défaillant, M. Jules Méline, ministre de l'Agriculture, a opposé le système gouvernemental :

— Il ne suffit pas d'invoquer la défense nationale, a-t-il dit, pour supprimer tous les droits de l'individu. Nous vous demandons de distinguer entre l'exploitant de bonne volonté et celui qui ne fait pas son devoir, laissant volontairement ses champs sans culture. Dans ce dernier cas, j'admets que la commune réquisitionne sa terre au nom de l'Etat et la cultive à sa place.

Le ministre reconnaît que le projet ne constitue qu'une partie de la solution. Il reste, en effet, la question de la main-d'œuvre :

— Tous les moyens pouvant permettre de suppléer à son insuffisance ont été employés, a-t-il dit. Pour le recrutement de la main-d'œuvre civile, on a fait dès le début de la guerre l'effort nécessaire, les grandes sociétés d'agriculture ont créé un office qui cherche parmi les chômeurs : les réfugiés, les colons, les étrangers, toute la main-d'œuvre qu'il peut trouver. Il faut rendre hommage à ses incessants efforts.

M. Jules Méline a rencontré chez le général Gallieni ainsi que chez son successeur la meilleure volonté pour mettre à la disposition de l'agriculture la main-d'œuvre militaire disponible. Mais il y a les nécessités militaires et le grand quartier général qui avait promis 15.000 hommes de plus pour les campagnes agricoles, a fait savoir qu'à raison des opérations de Verdun, il ne pouvait maintenir cette offre. De même toutes les permissions ont été arrêtées par les grands événements qui se déroulent actuellement.

En terminant, le ministre a exprimé sa confiance dans l'action des comités agricoles qui viennent d'être institués avec mission de conseiller les agriculteurs et de procurer aux communes la main-d'œuvre indispensable pour la culture des terres.

M. Théveny, hostile au projet auquel il reproche d'être préparé par les bureaux et non par les paysans, tout comme au système socialiste, qu'il estime plus politique qu'agricole, a confessé franchement son impuissance à résoudre le problème.

D'autres orateurs, notamment MM. Pacaud et de Baudry-d'Asson (Vendée); Paisant (Oise) et Jules Delahaye (Maine-et-Loire) combattirent également le projet. Par 261 voix contre 203, la Chambre décida toutefois de passer à la discussion des articles.

La discussion continuera jeudi.

En fin de séance, sur rapport oral de M. Raoul Péret, la Chambre a voté un projet de loi concernant le paiement des réquisitions.

DANS LA MARINE

Récompense. — Une proposition extraordinaire pour la croix d'officier de la Légion d'honneur est accordée au capitaine de frégate Gallaud.

Commandement à la mer. — Le capitaine de vaisseau Voisin est nommé au commandement du cuirassé d'escadre Patrie.

Promotions de généraux

Sont promus au grade de général de division, M. le général de brigade Micheler :

Au grade de général de brigade, M. le colonel d'artillerie breveté Leboucq.

Faits divers

L'accident du Faubourg du Temple

Hier matin, à 10 heures 1/2, en face du numéro 18 de la rue du Faubourg-du-Temple, un camion lourdement chargé a heurté une voiture du funiculaire de Belleville.

Deux voyageuses, Mme Marie Mélaye, soixante ans, 39, rue des Envierges, et Mme Ambroisine Meslin, soixante-six ans, 17, faubourg du Temple, ont été assez grièvement blessées.

La circulation du funiculaire a été interrompue pendant trois quarts d'heure.

Une chute mortelle

Vers trois heures de l'après-midi, un garçon livreur, M. Emile Froillet, cinquante ans, est tombé dans l'escalier de la maison qu'il habitait, 10, rue Cassette.

Dans sa chute, le malheureux s'est fracturé le crâne et il a rendu le dernier soupir dans une pharmacie où on l'avait transporté.

LE SECOURS NATIONAL

Le préfet de la Seine a versé au comité du Secours National la somme de 22.003 fr. 10, montant d'une onzième souscription ouverte dans le personnel des divers services de la préfecture de la Seine.

THÉÂTRES

Un ami de la France. — Le compositeur espagnol Granados, qui se trouvait à bord du *Sussex* et dont le sort inspire de vives inquiétudes, n'était pas seulement un musicien exqu Coast, inspiré de Goya, devait être représenté pour la première fois par notre Académie nationale de musique dès que des temps plus heureux le permettraient. Sa disparition, si elle est confirmée, sera profondément regrettée en notre pays.

A l'Opéra-Comique. — Demain, matinée à 1 h. 1/2, *Paillasse* (Mlle Mad. Mathieu, MM. Darmel, Henri Albers), *Lakmé* (Mlle Brothier, MM. de Creus, Allard, Ghasne). Samedi, soirée à 7 h. 1/2, *Manon* (Mlle Vallin-Pardo, MM. Paillard, Vaur, Ghasne, Mlle Pavloff). L'orchestre sera dirigé par M. Paul Vidal.

Dimanche, matinée à 1 h. 1/2, pour la rentrée de Mlle Lucienne Bréval, *Carmen*, MM. Darmel, Henri Albers, Mlle Vallin-Pardo, Sonia Pavloff. Soirée à 8 heures, *Werther* (Mlle Brothier, Camia, MM. Léon David, Vaur, Azéma).

Jeudi 6 avril, matinée à 1 h. 1/2, *la Vie de bohème* (Mlle Edmée Favart, Tisser, M. Paillard, Jean Péri, Allard), *la Fille du Régiment* (Mlle Tiphaine, MM. de Creus, Azéma). Samedi 8, à 8 h. 1/2, *la Tosca* (Mlle Marthe Chenal, MM. Darmel, Henri Albers).

Dimanche 9 avril, matinée à 1 h. 1/2, *le Juif polonais*, *Cavalleria rusticana*.

Le Théâtre aux Armées. — Nous avons déjà publié le comité d'honneur et de patronage du Théâtre aux Armées fondé par M. Emile Fabre, administrateur de la Comédie-Française. Le comité d'action de cette œuvre est composé de la façon suivante : président, M. Albert Dalhmer, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts ; président-fondateur, M. Emile Fabre ; membres : M. Romain Coolus, Edmond Guiraud, Max Maurey, Albert Cortot et Alphonse Séché.

On nous prie de dire que les souscriptions doivent être adressées exclusivement à M. Toussaint, caissier de la Comédie-Française, trésorier de l'œuvre.

Grande matinée franco-belge. — C'est demain, au palais du Trocadéro, sous le patronage de S.A.R. la duchesse de Vendôme, que doit avoir lieu la grande matinée franco-belge organisée par la Juniors Orchestra Lozini, au profit des écoles des petits réfugiés belges en Angleterre.

MERCREDI 29 MARS

Comédie-Française. — A 7 h. 45, *Britannicus*, *Poil de Carotte*.

Opéra-Comique. — Relâche. Odéon. — A 8 heures, *Chatterton*, *les Grandes Demoiselles*. Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Houffleur*. Apollo. — Relâche.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *le Coq en pâte*.

Bouffes-Parisiens. — Relâche. Capucines (tel. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue ; *le Successeur*, *Devant le rideau*.

Châtelet. — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (mat.), *la 50*, *les Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 45, *le Fils surnaturel*. Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancés de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*. Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Nuit blanche*, *Une rage d'amour*, *le Masque*, *la Lanterne* (matinées mer. et dim.).

Gymnase. — Relâche. Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Alsace* (Mme Réjane). Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu* ; *Hortense a dit* ; *J'en en f... !*.

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de nocces*. Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Tour de Nesle*.

Trion-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Noces de Jeannette*. Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tel. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. Nouvelles vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30 et 8 h. 20, *les Vampires* : les yeux qui fascinent ; *Kara-Bouroun*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé — *Paillasse* (exclusivité) ; *les Mystères* : *les Deux Elaine* ; *Rigadin*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Paillasse* ; *les Mystères* (7^e épisode) ; *les Deux Elaine* ; *Rigadin*, *mefie-toi des femmes*. (T. Nord 26-44).

COURS ET CONFÉRENCES

M. Georges Cain fit, avant-hier, à l'Université des Annales, une conférence des plus émouvantes sur la Guerre racontée par l'image... Non content de nous parler des grands artistes qui consacrent actuellement leur génie à « raconter la grande guerre », il voulut nous montrer des dessins magnifiques de ces maîtres aimés du public, des François Flameng, Jonas, Scott, Simont, Guillaume, Forain, Poulbot, Abel Faivre et tant d'autres.

Cette admirable conférence paraîtra ainsi que la reproduction des dessins dans le *Journal de l'Université des Annales*, 51, rue Saint-Georges.

A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, Paris. — Aujourd'hui mercredi 29 mars, à 2 h. 1/2 : Dickens, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

A la Société des Conférences, 184, boulevard Saint-Germain. — Aujourd'hui 29 mars, à 2 h. 1/2 très précises : *Marie-Antoinette*, par M. le marquis de Ségur, de l'Académie française : dixième et dernière leçon : *le Calvaire*.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Le duc de Rohan, qui fut blessé dernièrement dans les combats de Verdun, est arrivé à Nice pour y achever sa convalescence.

NAISSANCES

— Mme James Leclerc, femme de l'inspecteur des finances, chef de service au ministère du Travail, officier de cavalerie au front, a mis au monde un fils : Robert.

DEUILS

— Demain jeudi 30 mars, à 10 heures, en l'église Saint-Thomas-d'Aquin, une messe de *Requiem* sera célébrée par Mgr Pénard, évêque de Soissons et de Laon, pour le repos des âmes des combattants glorieusement tombés au champ d'honneur et appartenant aux familles patronnées par l'Association Nationale Française pour la Protection des Familles des Morts pour la Patrie. Le chanoine Gaudeau prendra la parole. Le cardinal Amette, archevêque de Paris, présidera la cérémonie et donnera l'absoute.

Nous apprenons la mort :

De M. Guy, conseiller général du Tarn, ancien maire de la ville, avocat ;

De la comtesse des Francs, née de Polignac, décédée à quatre-vingt-trois ans à Mauléon, petite-nièce du prince de Polignac, ministre de Charles X ;

De M. Alexandre Mezzara, architecte de grand talent, décédé à Lorient ;

De Mme Paul Olivier, femme de notre confrère du *Matin*, fille de M. Deblois, graveur, grand-prix de Rome, décédée à vingt-neuf ans ;

De M. Léo Armagnac, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-quatorze ans ;

De Mlle Odette Loze, décédée à Berck-Plage, âgée de cinq ans et demi, fille du docteur, chef adjoint du service central de chirurgie de la 17^e région, médecin de l'hôpital de Rothschild, de Berck, et de Mme Loze, née d'Houdain ;

De M. Philéas Vassal, ancien notaire à Paris, décédé rue de Clichy, 54.

LES SPORTS

CYCLISME

Le championnat suisse cyclo-pédestre. — Dimanche pour la cinquième année, s'est déroulé à Genève ce championnat organisé par notre confrère *Le Sport Suisse*. Voici les résultats : 1. Arnold Grandjean, de Neuchâtel, accomplissant les 22 kilomètres du parcours en 1 h. 6 m. 24 s. ; 2. Henri Rheinwald, en 1 h. 7 m. 9 s. 1/5 ; 3. Ernest Suter, premier amateur, en 1 h. 8 m. 32 s. 2/5 ; 4. Ali Grandjean, en 1 h. 9 m. 55 s. 2/5 ; 5. J. Tissot, en 1 h. 9 m. 55 s. 4/5 ; 6. Braquet, en 1 h. 12 m. 14 s. ; 7. Jeannet de Tramelan, en 1 h. 12 m. 14 s. 1/5 ; 8. M. Perrière, en 1 h. 13 m. 9 s. ; 9. Joye, en 1 h. 13 m. 9 s. 4/5 ; 10. Monnard, en 1 h. 14 m. 11 s. 4/5 ; 11. Righetti, en 1 h. 15 m. 18 s. ; 12. Wiedmer, en 1 h. 15 m. 18 s. 3/5 ; 13. Dougoud, en 1 h. 15 m. 50 s. ; 14. Borgeau, en 1 h. 17 m. 13 s. ; 15. Albert Grandjean, en 1 h. 18 m. 47 s. 2/5 ; 16. Ch. Perrière, en 1 h. 31 m. 3 s. ; 17. Klein, en 1 h. 31 m. 3 s. 3/5.

BOXE

Demi-heure bien payée. — Pour trente minutes de travail (?), Willard, dont *Excelsior* annonçait la rencontre samedi soir à New-York avec Moran, a touché 262.500 francs ; Moran, 118.750 francs. Tous les deux ont droit à une large part dans les bénéfices des films cinématographiques.

AUTOMOBILISME

Sage mesure. — Passer l'examen pour l'obtention du permis de conduire est facile, mais cela n'implique pas que le titulaire du permis connaisse mécanisme et entretien de la voiture. Beaucoup de militaires, profitant

d'une permission ou d'un congé, ont obtenu le permis de conduire dans ces conditions : pour remédier à cet état de choses, le général commandant en chef vient de décider que seuls les militaires de l'armée territoriale et de sa réserve possédant le permis de conduire depuis une date antérieure à la mobilisation pourront être proposés pour le service automobile.

La Bourse de Paris

DU 28 MARS 1916

— Le marché a fait aujourd'hui preuve de bonnes dispositions : nos rentes ne se sont guère modifiées. Les emprunts étrangers conservent une attitude soutenue ; le mieux orienté est l'Extérieure espagnole, qui se relève de 93,35 à 94. Banques calmes : la Banque de France, précédemment affectée par quelques réalisations, regagne aujourd'hui le terrain perdu. Chemins de fer bien tenus. Cuprifères indécises : on est cependant favorablement influencé par l'amélioration des cours du cuivre, qui atteint de nouveau 214 à Londres. En coulisse, les industrielles russes sont diversement disposées. Quelques offres sur la Toula. Peu de modifications par ailleurs.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,45 ; Suisse, 114 ; Amsterdam, 255 ; Péetrograd, 188 ; New-York, 596 1/2 ; Italie, 89 ; Barcelone, 576.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3 fr. 25
Par poste, recommandé.....	4 fr. »
Cartonnage élégant, à nos bureaux.....	1 fr. 75
Par poste, recommandé.....	2 fr. 30

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.



MAUX D'ESTOMAC

digestions pénibles, palpitations, tiraillements, pesanteurs, insomnies, cauchemars, etc., tous ces maux disparaissent en quelques jours grâce au régime du Phoscao (spécialité française), le plus puissant des reconstituants, le seul aliment végétal conseillé par les médecins aux anémiés, aux convalescents, aux vieillards.

Envoi gratuit d'une boîte-échantillon.

PHOSCAO

2, Rue Frédéric-Bastiat
PARIS



Dans les colis que vous envoyez aux soldats, n'oubliez pas de mettre une boîte de Phoscao et une boîte de Croquettes de Phoscao.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

Ayuntamiento de Madrid

LES REPRÉSENTANTS DES PUISSANCES ALLIÉES



Autour de la table de la conférence, les trente représentants des puissances alliées prennent place depuis deux jours dans l'ordre ci-dessus. Et cette éloquente disposition devrait suffire à convaincre Guillaume II du destin qui lui est assuré, de la défaite qui lui est promise.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 29 MARS 1916

6

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE V

Triste voyage

Lison se traînait aux derniers rangs du lamentable cortège.

Elle avait de tout petits souliers à talons hauts, comme une Parisienne, et n'arrivait pas à suivre la colonne. A un moment elle sentit une douleur aiguë près de l'épaule.

Traîtreusement, un soldat venait de la piquer avec son arme, pour la faire avancer.

Elle jeta un cri atroce. Elle crut que la brute allait la transpercer, et se laissa tomber sur le sol.

Mais, en tête de la colonne, le capitaine, à cheval, avait entendu sa détresse. En tournant bride, il vint voir ce qui se passait.

Déjà deux hommes avaient mis Lison debout, rudement. L'officier, se penchant sur l'encolure de sa bête, essaya, dans l'obscurité, de voir le visage de la jeune fille.

Il prit dans sa tunique une lampe électrique de poche et en projeta le rayon sur elle.

Pendant une bonne minute il l'examina.

— Française? demanda-t-il.

— Oui! fit Lison sourdement.

— Et Parisienne, sans doute! dit le cavalier.

Puis il ajouta :

— Vous embellirez le camp de Karsruhe.

Il donna des ordres en allemand aux soldats qui rejoignirent la colonne.

Et, descendant lourdement de cheval, il s'inclina devant Lison, en se présentant :

— Herr Hauptmann Fink, dit-il, le capitaine Fink... Je suis toujours gai, Fink en allemand veut dire pinson...

« Je suis le commandant du camp... Vous verrez, vous ne vous ennuierez pas avec moi... Du reste nous sommes arrivés, voici notre domicile, près de la forêt... Vous savez, notre *Schwartzwald*, la Forêt Noire... »

« Je tiens à vous conduire moi-même... » Et Lison, sans rien dire, se remit en route à côté de lui.

Cependant le capitaine Fink ne cessait pas de murmurer dans sa moustache :

— Jolie Parisienne... Jolie Parisienne... Nous boirons du champagne...

Dix minutes après ils entraient déjà dans le camp.

CHAPITRE VI

Le hauptmann Fink

C'était dans un camp de prisonniers civils que l'autorité militaire allemande avait mis Lison.

Un vaste espace entouré de fils de fer barbelés renfermait deux grandes baraques de bois, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes et les enfants.

Une bâtisse en pierre plus confortable don-

naient le logement du capitaine et des soldats de garde.

A peine entrée dans le baraquement où elle devait désormais loger, Lison avait reçu une mauvaise paille et une couverture pour se coucher.

Puis, comme aux autres prisonniers, on lui avait donné pour souper une assiette de soupe très claire et un petit morceau de pain noir.

Il était dix heures du soir lorsque Lison eut achevé ce triste repas.

Et elle allait songer à trouver un coin pour installer sa paille, quand une vieille femme qui la considérait depuis quelques instants s'approcha d'elle et lui dit :

— Ecoutez-moi, mademoiselle, je vous ai gardé une bonne petite place près de moi.

Et comme Lison la regardait avec défiance, elle ajouta :

— Vous pouvez avoir confiance, je suis Alsacienne, de Mulhouse. Il y a déjà deux jours que je suis ici, et je vous raconterai comment les Français sont venus en Alsace pour battre les *schwabs*.

Lison de suite accepta son offre. Un instant après elle était installée le mieux possible dans un angle retiré de la grande baraque, et elle écoutait la mère Lisbeth lui conter l'histoire des batailles d'Altkirch et de Mulhouse, qu'elle avait vues.

Elles s'étaient d'abord dit leurs noms.

Maintenant Lison, émerveillée, était tout oreil-

les. La mère Lisbeth habitait Mulhouse. Feu son mari avait jadis fait la guerre de 1870 comme cuirassier. Il avait été tué à Reichshoffen.

Aussi la veuve avait pendant quarante-quatre ans attendu le retour des Français en Alsace. Elle était heureuse de l'avoir vu avant de mourir !

LA VÉRITABLE MODE FRANÇAISE

luttera **DE PARIS**
Jusqu'à la victoire
pour affranchir
LES FEMMES CIVILISÉES
des modes allemandes

Malgré la crise du papier, le numéro du 1^{er} Avril contient 3 suppléments hors texte, savoir : 2 superbes gravures en couleurs de 5 chemisettes pour dames et de 3 toilettes et 2 chemisettes pour dames et 1 patron découpé d'un ravissant jupon de dame haute nouveauté. Ce numéro est vraiment exceptionnel par le grand choix de ses toilettes nouvelles dont les patrons, sur mesures, en papier fort, indispensables aux Dames comme aux Couturières, seront exécutés dans les 48 heures de l'arrivée des commandes. Nous croyons devoir engager nos lectrices à se hâter d'écrire si elles ne veulent pas subir des retards que la poste ne peut éviter à cause des servitudes militaires. Plus de 150 modèles nouveaux, jolis, pratiques et élégants, sur 28 pages de papier de luxe et 4 pages hors texte pour 0 fr. 50 chez tous les libraires et marchands de journaux.

Abonnements : un an, 6 fr. en France; 10 fr. à l'Etranger. Spécimen contre 0 fr. 60 adressés à M. Thoraval, gérant, 7, rue Lemaignan, Paris (14^e)

Vient de paraître :
L'ALBUM
des Patrons Français Echo
POUR FILLETES ET GARÇONNETS
1916 :: Printemps-Eté :: 1916

paraissant 2 fois par an, Mars et Septembre. Le plus grand choix dans tous les genres. Les patrons de tous les modèles, contenus dans cet Album, se font en pochettes avec plan et explications, aux âges indiqués dans :: les explications, à 0 fr. 40 franco. ::

Indispensable aux Couturières
et à toute dame qui veut suivre la Mode.
L'Album des Patrons Français Echo
a 60 pages d'illustrations dont 10 en couleurs et se vend chez les libraires et marchands de journaux : 1 fr. ; 1 fr. 15 franco.
Abonn. : France, un an 2 fr. ; Etranger, 2 fr. 50.
Adressez mandat ou chèque à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, Paris-14^e

VINS DE BORDEAUX, en grand assortiment à partir de 225 fr. la barr. et 2 fr. la bout. (franco), **CAVES SAINT-MICHEL**, 103, quai Chartrons, Bordeaux.

SAVON blanc de Marseille, caisse 60 k. 60 fr. ; caisse 120 k. 118 fr., franco toutes gares c. rembour. A. B. Case, 47, Capucines, Marseille.

Elle dit comment les pantalons rouges, le 7 août, étaient entrés à Altkirch, et comment les dragons étaient arrivés ensuite en trombe dans les faubourgs de Mulhouse.

Elle conta l'occupation de la grande ville alsacienne. De suite elle avait mis à sa fenêtre un beau drapeau bleu, blanc, rouge qu'elle tenait en réserve. Puis chez elle on avait placé des blessés qu'elle soignait.

Elle s'était tout juste échappée de sa demeure pour aller lire sur les murs de la mairie la proclamation du général Joffre.

Elle l'avait pieusement copiée sur un papier pour l'apprendre par cœur, et elle pouvait la réciter à Lison.

Profondément émue, la jeune fille voulut l'entendre. Et, tout bas à l'oreille, la mère Lisbeth lui murmura les phrases fameuses :

Enfants de l'Alsace,

Après quarante-quatre années d'une douloureuse attente, des soldats français foule à nouveau le sol de votre noble pays. Ils sont les premiers ouvriers de la grande œuvre de la revanche ! Pour eux, quelle émotion et quelle fierté !

Pour parfaire cette œuvre, ils ont fait le sacrifice de leur vie ; la nation française, unanimement, les pousse, et dans les plis de leurs drapeaux sont inscrits les noms magiques du Droit et de la Liberté.

« Vive l'Alsace ! »

« Vive la France ! »

Le général en chef des armées françaises, JOFFRE.

Mais les Allemands devaient revenir en masse. Provisoirement les troupes françaises furent obligées de se retirer.

LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

POUR SE RETROUVER

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

C^{te} Jean et Alice O'Rourke habitent à Rontignon, cottage Henri-IV, par Pau (Basses-Pyrénées) ; n'ont aucune nouvelle de leur sœur et belle-sœur de Nowogrodek, ni de 1^{re} famille.

LES DISPARUS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

M. CHASSAT, 68, rue François-Miron, Paris (4^e), prie soldats rapatriés de Bouillon (Belgique) de lui donner tous renseignements s^r les autres prisonniers restés dans ce camp, afin de retrouver son fils Marcel CHASSAT, 72^e rég. inf., 2^e Cie, M^{re} 6.610, classe 1914, disparu le 23 avril 1915, aux Eparges.

DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.

Une fille du monde, 21 ans, orpheline distinguée, instruite, désire situation Dlle de comp^{te}. Mlle Alnaud, Bureau 47.

D^{me} 30 ans dem. situation ds bonne famille étrangère, préf. Espagne. Ecr. Mme Beugnot, 8, rue de Nancy, Maxéville.

Suisse, 35 ans, instruit, cherche emploi quelconque ; peut fournir cautionnement. — Wyss, poste rest., Bureau 52.

OFFRES D'EMPLOI

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Situation perdue ou revenus diminués par suite guerre sont retrouvés en collaborant à Société anc. sous contrôle de l'Etat, qui réorganise agences. Situation honorable. Ecrire : DELY, 55, rue de Rivoli, Paris.

Si vous êtes un homme méthodique, énergique, persévérant, technicien ou non, comptable ou non, commerçant ou non, l'Institut Scientifique et Industriel, office d'ingénieurs-conseils, fondé en 1890, a pour vous des situations d'avenir dans le commerce et l'industrie. Ecrire : S. rue Nouvelle, Paris (9^e).

Nous examinerons toujours attentivement offres d'agents actifs ou d'hommes énergiques désirant devenir des agents de premier ordre et habitant la province. — Ecrire Comptoir de Vente, 8, rue Nouvelle, Paris.

GENS DE MAISON

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Cuisinières

Exc. cuisinière, fais. ménage, b. référ. Léontine, 10, r. Barye.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Avocat spécialiste. Ecr. Revue Juridique, 4, square Mauberge.

PHARMACIE

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Grand vin vieux ODA super-fortifiant réel. Pharmacies. G^{te} Boutelle 10 fr. franco, 78, cours Lieutaud, Marseille.

GRAPHOLOGIE

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

CARACTERE, APTITUDES, etc., par l'écriture, 3 francs. Rien de la chiromancie. 2 à 7 h., 1^{re} l. jours, dim. et fêt., ou écrire : Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e).

DIVERS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

BEAUTE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. Mme Ixe, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e arrond.).

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

G^{te} élev. loulous nains et min., marrons, sable, orange 2 liv., 10 1^{re} px, coupes ; noirs, bles prim. ; chiots. Longeon, Lisleux. Petit griffon bruxellois, 10, rue Bayen, E. D.

Chiens guerre, policiers, ttes rac, fox, ratiers. Expéd. partit. Marette, 131, Bd Hôtel-Vil., Montreuil. T. 225. Mét. Vincennes.

Chiens luxe, nains, ttes rac., 2 à 6 h., 25, r. Feydeau. Mét. Bourse.

Chiens de guerre, Policiers ttes races, Loulous, Fox, Toy. CHENIL FRANÇAIS, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. T. 289.

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Grand choix d'autos et camions d'occasion en parfait état. Achat comptant. Echange. Noël, 10, Bd Courcelles. T. 520-60.

MOTO 5 HP B.S.A. 1915 2 vitesses, marche parfaite, à vendre p^r cause dble emploi. S'adr. Sté B.S.A., 31, r. Folie-Méricourt.

CAPITAUX

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

A^{gent} de charbonnages demande employé intéressé disposant de 15.000 francs. — Thuillier, 16, rue La Bruyère.

CABINETS D'AFFAIRES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

J^e remplis toutes missions, ENQUETES, RECHERCHES. — Madame Franck, 103, boulevard Richard-Lenoir, Paris (11^e)

VENTE DE PROPRIETES

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Banlieue

CHATEAU à vendre, ligne Paris-Saint-Lazare-Versailles, vue superbe. — S'adr. : Bem, 94 bis, Bd Pereire, Paris.

Province

Corniche Or. A vendre 50 hect. b. mer 0,80 c. m. c., rev. p. lots 5 fr. m. c. Ecr. Régie, r. pl. Chenavard, 41, Lyon.

LEÇONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

ESPAGNOL rapide, prof. Madrid. DIAZ, 16, rue Beauregard.

FLEURS ET PLANTES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

PANIERES fleurs. Ed. Lecocq, prop^r Juan-les-Pins (Alpes-Mar.)

PENSIONS DE FAMILLE

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Province

JUAN-LES-PINS (Alp.-Mar.) En leur propriété fleurie hiver comme été, M. et M^{me} Ed. Lecocq élèvent enfants 5 à 16 ans.

OCCASIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

On désire

VIEUX DENTIER. Achat. Louis, 8, faubourg Montmartre, 8.

On offre

A liquider bons meubles tous genres fabriqués av. guerre. Fab. Ouv. Réunis, 15, rue Picpus, Maison Rysto.

..... COMITES, ŒUVRES DE BIENFAISANCE Adressez-vous à la MANUFACTURE DE VÊTEMENTS EN GROS pour dames. — Complète garçonnets BENEZETH, 69, rue de Vanves (14^e arrond.)

LOCATIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Passy, 6, r. François-Millet, Rez-de-ch. s^r cour, sal., s. à m., chamb., déb., cal., élect., tél., vac., 750 fr., 6^e ét., vac. 550 fr.

XVI^e, 12, r. Léonce-Raynaud, près av. Marceau. Joli appartement : 3 chamb., sal., s. à m., s. de bains, élect. 2.500 fr.

VILLÉGIATURES

Côte d'Azur. HOTEL DU CAP. 1^{er} ord. CAP D'ANTIBES. Ouvert toute l'année. Immeuble parc ; deux tennis. Vue splendide sur l'Estérel. Etablissement de bains de mer, plage privée. Restaurant Afternoon tea. Prix modérés. Séjour du roi et de la reine des Belges, saisons 1912 et 1913. — SELLA, propr.-directeur.

CAP FERRAT. STATION BEAULIEU. Grand Hôtel premier ordre. Même maison : HOTEL FERRAS, 32, rue Hamelin, Paris.

NICE. L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert interméd. p^r tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. publicité.

rousse, mi-blanche, barrait sa figure couperosée.

Sous son casque à pointe son crâne était soigneusement tondue à la mode allemande, et son cou retombait en plis adipeux sur son hausse-col.

Il était grand, très gros, et portait de hautes bottes en cuir jaune, garnies d'éperons formidables.

Jamais le sabre ne quittait son côté, et il marchait péniblement, car les rhumatismes tenaient ses jambes.

Lison avait vu, en Allemagne, peu d'hommes qui lui répugnaient si complètement.

Mais avec elle le hauptmann Fink voulait être aimable.

Il commença par éloigner d'un geste la vieille Alsacienne, puis sans façon, prenant Lison par le bras, il lui dit :

— Venez, ma belle, il faut que vous visitiez mon bureau.

Et elle fut bien obligée de le suivre.

Mais elle était à peine entrée dans la pièce, et la porte refermée, que le hauptmann Fink se jetait sur elle et l'entourait de ses bras sans qu'elle eût le temps même de prévoir l'attaque... Lison cependant ne perdit pas toute sa présence d'esprit.

Avec promptitude elle se baissa pour échapper à l'étreinte.

Elle glissa dans les mains du lourd capitaine, puis se redressant, elle prit dans ses griffes roses tout un côté de la moustache épaisse de son agresseur. Elle tira si fort qu'une touffe de poils roux vint dans sa menotte.

(A suivre.)

L'ARRIVÉE DES DÉLÉGUÉS A LA CONFÉRENCE



Les arrivées — au palais des Affaires étrangères — des membres de la conférence diplomatique et militaire sont toujours soulignées par les chaleureux hommages d'un public qui acclame les délégués et généraux, et mêle dans ces manifestations le nom des nations alliées qu'ils représentent.